

Les ruines d'Orsanne

Si je devais trouver un point de départ aux curieux développements de ma vie ces dix dernières années, je choisirais sans hésiter le moment où Nora, assise jambes croisées au coin d'une table, une main posée en soutien de la tête, parlait sans que je retienne le moindre de ses mots. Non qu'elle fût tout à coup devenue inintéressante ou ennuyeuse – elle était l'une de mes rares connaissances à toujours choisir des thèmes de conversation qui pussent me distraire – mais en raison d'un phénomène nouveau qui semblait vouloir désengager ma présence en s'attaquant à ses fondations : la capacité physique de l'écoute, cette patience qui admet l'autre en tant qu'acteur possible.

J'avais déjà, comme tout un chacun, éprouvé de ces absences si agaçantes pour l'interlocuteur. Une remarque

suffisait à les briser et à *refaire surface*, selon l'expression que Nora affectionnait.

Mais cette fois, il en allait tout autrement. Une force plus considérable m'empêchait de rétablir le lien qui m'unissait, bien au-delà de la jeune femme, au monde ancien.

Le même réflexe qui pousse un noyé à s'agripper aux roches glissantes me retint sur la ligne de séparation des genoux posés l'un sur l'autre. Les chairs légèrement comprimées produisaient un renflement vite effacé en lisière de la jupe ; on le devinait, plus haut sur la cuisse, gagner en importance et gonfler le tissu en une rondeur exquise.

Gênée par mon regard insistant, Nora changea de position ; elle décroisa les jambes et tira du bout des doigts la jupe sur des genoux qu'elle ne parvint toutefois pas à cacher. Puis, sentant qu'elle tenait là une façon de me ramener à elle, elle reprit l'ancienne posture en inversant l'ordre des segments. La jupe découvrit les cuisses par un mouvement dont l'effet avait été calculé. La double épaisseur du bas à son sommet montra sa bordure légèrement tourmentée par le pincement de la jarretelle.

Je crois avoir souri. Il me souvient qu'elle goûta assez peu ce qu'elle dût supposer être de l'ironie, bien que ce terme, prononcé devant moi, m'eût davantage amusé. Non, il n'y avait aucune ironie dans ce que j'éprouvais. Le

monde refluit comme une succession de vagues grises, et avec lui le centre qui avait jusqu'alors gouverné l'équilibre de ses éléments, cet astre qui disposait des marées de la perception, ce *Je* dont la subite évanescence, après m'avoir épouvanté, culminait maintenant en un sentiment inédit, plus doux, plus lénitif que réellement surprenant.

Nora me suivit au salon où, par instinct, je m'étais dirigé, tout près de l'âtre que Stéphane venait d'alimenter en bûches. Elle s'assit après une hésitation sur le fauteuil que je lui indiquai du doigt, et nous restâmes ainsi, cernés par les objets que je savais trouver ici : mes tableaux, la collection de porcelaines, des êtres immobiles qui, peut-être, pourraient mieux que quiconque chasser ce que je sentais s'affirmer comme un nouvel état de la conscience.

Je n'existais plus.

Les ressorts conjugués du désir, des projets, des souvenirs et du présent s'agitaient sur une lointaine estrade. Les liens qui les rattachaient à ce que j'avais été reposaient sur le sol, fils tranchés par un coup de ciseau ; je les observais avec l'étonnement d'un homme découvrant les rouages de son existence, incapable de reprendre une énigme dont la solution venait de lui être maladroitement dévoilée.

Mais cela n'était rien à côté d'une invasion plus grande encore. Le vide laissé par le sinistre de l'identité s'emplissait

de ferments auxquels je n'eusse pu donner aucun titre, qui s'affirmaient néanmoins, les uns ajoutés aux autres, comme les briques d'une construction future, un palais sans contours, bruissant de mots qu'il faudrait bientôt prononcer.

Ces mots, disparus à peine éclos, chassaient ceux que j'aurais pu dire à Nora afin de la rassurer. Je me contentais de lui serrer la main et de m'inquiéter – ce qui ajouta à son étonnement, car ce n'était point dans mes habitudes – de son confort.

Qu'elle fût bien assise, qu'elle restât au chaud près du feu, qu'elle commandât à Stéphane une tasse de son thé préféré, tout cela m'importait, dans la mesure seulement où *tout cela* pût servir à ce qu'elle demeurât à mes côtés le temps de mettre un peu d'ordre dans ce qui m'arrivait.

*

Le *grand* salon ! Je l'avais voulu ainsi, et l'avais presque trouvé ainsi, ancienne salle d'armes, le plus bel espace d'un château découvert par hasard alors que je désespérais de trouver enfin un lieu qui me plaise.

Trente hectares d'une forêt mal entretenue protégeaient l'énorme bâtisse des regards indiscrets et, de fait,

je n'avais pu l'apercevoir que d'un promontoire naturel, une terrasse caillouteuse léchée en permanence par des lambeaux de brume. Nous nous étions arrêtés là, Nora et moi, heureux d'avoir enfin trouvé le *belvédère* vanté par le syndicat d'initiative. Assis sur le seul banc épargné par l'humidité, nous avons ri devant un panorama de nuages épais, tout juste nés de la forêt détrempée, écran mobile posé comme une chape entre la vallée et ses malheureux observateurs.

Brusquement apparu entre deux langues de vapeur, le château avait projeté la pâle lumière de ses façades. Nora s'était levée, le visage tendu vers l'étrange éclosion, et j'avais à mon tour pu m'étonner d'une féerie de tours crénelées, de toits d'ardoise, de la porte gigantesque terminant une allée de châtaigniers. Un instant seulement ! mais un instant enchanteur, de ceux qu'une gravure propose à l'enfant plongé dans la lecture d'un conte, avant qu'il ne tourne la page, que la brume ne reprenne ses droits sur un monde interdit aux simples mortels.

Chez le notaire, l'homme à qui appartenaient les ruines d'Orsanne n'avait pas discuté le prix revu à la baisse, un prix dérisoire que j'avais lancé sans songer qu'il pût être accepté. Mais l'agriculteur avait beaucoup à faire – nous étions au début de l'été – et il signa sans rechigner autrement que pour la forme.